

Christophe OBERLIN

# Chroniques de Gaza 2001-2011

Postface de Mahmoud ZAHAR

Éditions Demi-Lune  
Collection Résistances



## 3.

## Marna House

Février 2002

Cette fois-ci nous logeons à la Marna House. Non pas que le Beach Hotel ait démérité, mais un peu trop luxueux pour des missions « humanitaires », et d'un style moyennement séduisant. Une architecture pour laquelle François Maspero a une formule : les hôtels « mafia ». Ces hôtels avec vue imprenable sur la mer, trop grands, trop voyants, un peu clinquants, très impersonnels. Construits à la va-vite, dans une fenêtre d'opportunités, puis remis au personnel local, en attendant de le voir fructifier. Oh ici, l'histoire est sans doute plus respectable : des investisseurs palestiniens installés dans le BTP du Golfe ont souhaité investir, et aussi contribuer au développement de Gaza, dans l'enthousiasme des accords d'Oslo. Mais toute ivresse a une fin, et il faudra longtemps encore payer le personnel de ces hôtels vides avant que ne se précipitent les touristes sur cette terre bénie.

Nous voilà donc, pour raisons de standing et aussi d'ambiance à la « Marna House ». Celle-ci ressemble à une maison bourgeoise des années 1930, reconvertie en

un hôtel confidentiel. Une petite dizaine de chambres spacieuses ouvrant par des persiennes à claire-voie sur des balcons et terrasses ombragées. Située au bout d'un petit chemin de sable, au milieu des flamboyants, des ficus et des poivriers, elle est invisible de la rue. Le bâtiment date en fait de 1946, construit par une dénommée Margaret, veuve d'un militaire britannique. Originaire de Nazareth, Margaret avait souhaité rester en Palestine où était sa vie. Pour arrondir sa pension, elle avait pris l'habitude de loger chez elle quelques militaires de la Couronne. L'idée lui vint ensuite d'un petit hôtel qu'elle fit construire comme on bâtit sa maison. C'est sûrement pour cela que la Marna House ressemble plus à une maison familiale qu'à un hôtel. L'âge venant, elle vendit l'hôtel à Malika, une Palestinienne chrétienne formée dans les écoles privées du Royaume-Uni. Et Malika conserva religieusement le caractère intime et tranquille du lieu. Aujourd'hui la Marna House est tenue par son fils Basile, ou « Baseel », en fonction de la contrée d'origine du voyageur. On n'y sert pas de repas. La salle à manger ressemble en fait à celle d'une de nos grand-tantes de province : un épais buffet en bois à colonnades tarabiscotées, une table assortie, en principe munie de rallonges, en pratique insoulevable. On n'y sert qu'un petit déjeuner d'oiseau : nescafé ou thé en sachets, mini omelette, pain et fromage frais local. Parfois une larme de miel. Difficile d'attaquer une longue journée avec une telle pitance. Celui qui nous sert paraît une cinquantaine d'années, c'est-à-dire au standard de Gaza qu'il doit en avoir dix de moins. Le matin, son arrivée est signalée par le discret cliquetis des petites cuillères qui nous parvient par la porte entrouverte de la cuisine. Ses cheveux sont teints d'un bel acajou, et gominés.

Le maître des lieux, Basile, se met en quatre pour notre petite troupe qui constitue son unique et temporaire clientèle. Il nous propose des revues en anglais, brochures palestiniennes, et aussi quelques livres qu'il met à notre disposition. Je m'empare d'un petit bouquin bleu, à couverture rigide intitulé *Life at the Crossroads, a History of Gaza*. Le titre est bien choisi : Gaza, carrefour historique, mais aussi Gaza contemporain qui place le monde à la croisée des chemins ; saura-t-il, ce monde, y établir la paix ? C'est la sœur de Basile, Nora, qui a édité à Chypre ce livre écrit par Gerald Butt, un journaliste de la BBC, vivant au Proche-Orient depuis 15 ans. Je le lis avec avidité pendant mon séjour. On y apprend une foule de choses. «Marna», le nom de notre résidence, vient de Marnas, dieu crétois associé à la pluie. La grande mosquée de Gaza actuelle fut jadis une église byzantine, et encore avant un temple dédié au même dieu de la pluie : le «Marneion». Il faut que j'aie vu tout cela de près.

Gerald Butt nous parle aussi d'un médecin anglais qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle a fondé le premier centre médical de Gaza. On y venait, paraît-il, d'El-Arish en Égypte comme de Be'er Sheva («le puits du lionceau»\* en arabe) dans l'actuel Israël. Il s'appelait Canon Sterling, on le surnommait «Dr Sterly». Il paraît que certains anciens appellent toujours ainsi le petit hôpital : «Hôpital Dr Sterly's», bien qu'il ait été entièrement

---

\* Telle est en tout cas la traduction donnée par mes amis palestiniens. Pour les Israéliens, l'origine serait biblique : c'est à Beersheba, ou Bersabée, qu'Abraham aurait réglé un différend entre ses serviteurs moyennant une promesse et l'échange de sept brebis : il ne s'agirait plus du «puits du lion», mais du «puits du serment», ou encore du puits d'Abraham. Je laisse le lecteur choisir.

reconstruit depuis. Lors de son inauguration en 1908 par l'évêque de Jérusalem, il comptait déjà 46 lits. Le décor qui m'entoure aujourd'hui ressemble probablement à celui du Dr Sterly. Je le vois assis comme moi sur une vieille chaise en rotin, les pieds dans le sable de la Marna House, prenant quelques notes: «30 000 consultants et 700 admissions en cette année 1912». Mais était-il conscient, le Dr Sterly, qu'il appartenait à la nation qui allait mentir au Chérif Hussein, berner les Arabes, tracer en secret des frontières pour lesquelles on tue encore en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle ?

*Gaza at the Crossroads*. Décidément, ce livre est un petit bijou. Il faudra que je le traduise un jour.\*

---

\* Ma traduction en français de cet ouvrage paraît au même moment que ces Chroniques, sous le titre *Gaza, Au carrefour de l'Histoire*, (Éditions Encre d'Orient, Paris, avril 2011).